

Retranscription ordonnée du manuscrit autobiographique original de Jean Massieu.

1772

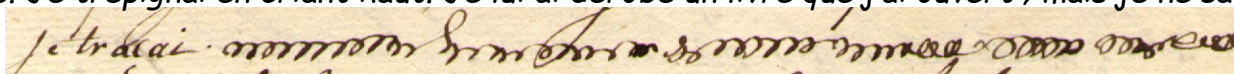
Je suis né le mercredi 2 septembre 1772 le matin. J'avois une sœur jumelle qui étoit plus grasse que moi. Je ne faisais que crier haut.

1781

A l'âge de neuf ans, au printemps, pendant que je cherchois une poule pour la caresser, je fis une chute qui me blessa à la cuisse gauche et qui me fit un gros clou au front et m'ôta le pouvoir de marcher. Mon père étant rentré me trouva dans ce fatal état. Il versa beaucoup de larmes. Il me mit au lit. Le lendemain au matin je fus transporté à l'Hôtel-Dieu de Cadillac, où je passai trois mois et d'où je fus renvoyé par ordre du chirurgien qui m'abandonna. Je rentrai avec mes parents. Je gardai trop de temps le lit. Un grand chirurgien vint à la maison paternelle. Après qu'il m'eut examiné, je fus porté du lit sur la table. Il pressa ma cuisse malade avec un bonnet, laquelle fut tirée par deux hommes. Je fis de terribles cris. Je fus remis dans le lit. On appliqua sur la cuisse des petites barres très minces. Je marchois avec des béquilles pendant trois mois. Je fus guéri tout à fait. Je quittai les béquilles.

Je regardois sans cesse le ciel où je croyais qu'il y avait un Vieil être, que les morts sortoient de leurs fosses pour monter afin d'être jugés par le Vieillard. Je trouvais les plantes qui croissaient. Je levais les yeux vers le ciel que j'en remerciai de tout mon coeur. Lorsque je fus renversé par un violent vent je criais beaucoup contre le ciel. Je pensais que la croix que je voyois sur les morts représentait le vieillard du ciel et que le vieillard nous envoyait la pluie, l'éclair, la neige, l'orage, l'ouragan, la grêle, etc. Un mardi gras, mon père me faisoit signe à mes frères et soeurs sourds-muets comme moi que le vieillard punissait les gourmands, les voleurs, les assassins, les impudiques, les autres criminels qu'il envoyait au feu inférieur.

Je pensais aussi que les prêtres que je voyais dans mon pays natal étoient les ministres du Vieillard du ciel, représenté par la croix. Les prêtres m'indiquèrent avec l'index le ciel qui servoit de trône au crucifix qu'ils me donnèrent à baiser. Etant entré dans l'église de mon pays, je voyois le prêtre qui disoit la messe, et je voyois en lui le vieillard du ciel qui descendoit sur l'autel et que j'adorais en baissant profondément la tête lors de l'élévation de la Sainte Hostie et du calice. Je croyais qu'il y avoit au-dessus du ciel des maisons, des hameaux, des bourgs, des villes, des hommes, des femmes, des enfants. J'étois jaloux des jeunes gens qui alloient à l'école avec des livres, des écritaires, des plumes, des cahiers. J'y allois aussi. Je m'adressois au maître qui vouloit pas m'y admettre. Je pleurai beaucoup. Je demandai à mon père d'aller prier le maître de me recevoir. Il le fit. Il me fit signe que je ne pourrais jamais aller à l'école comme les autres. Je trépignai en criant haut. Je lui ai dérobé un livre que j'ai ouvert ; mais je ne savois pas lire.



Je remuai les lèvres en regardant dans le livre.

1784

Pendant le Carême de l'année 1784 j'allai chez un propriétaire fort riche nommé Monsieur Dupuymorin. Son grand chien s'élança contre moi. Je criai au secours. Ce Monsieur s'adressa à moi, il me donna à manger, et à boire. Après m'avoir examiné, il m'a demandé à lui montrer la langue. Il me glissa un sou dans la main. Toute ma famille de près que tout le monde me chercherait partout. Alors il plut à verse. Je tombai dans le ruisseau que je franchissois. Je criai beaucoup. J'en fus retiré. Je fus porté par un homme sur le dos. Je fus tout mouillé lors

de ma rentrée dans la maison paternelle.

Le lendemain au matin, mon père me demanda où j'avois été. Je lui indiquai le Monsieur que je désignai ayant un habit rouge-pourpre et portant une épée à son côté. Quelques temps après, le Monsieur vint chez mon père ; je le reconnus bien. Il causa longtemps avec lui. Mon père lui présenta mes frères et soeurs. Mon père me fit signe qu'il me mènerait avec lui, mes frères et soeurs, très loin à l'est de notre pays pour que nous fussions guéris de la surdité.

1786

Samedi 3 juin 1786 au soir, mon père a reçu une lettre. Le lendemain au matin, il m'a annoncé qu'il me mènerait avec lui à Bordeaux et que j'y resterais toujours. Je croyois que c'étoit pour apprendre à être tonnelier.

Mardi 6 je sortis de la maison paternelle pour aller avec mon père à Bordeaux. Ce fut à midi. Nous arrivâmes le même jour au soir. Je fus dans l'admiration de l'illumination. Je trouvai les maisons très hautes.

Mercredi 7 mon père entra d'abord avec moi chez Monsieur l'abbé Sicard. Ce fut à onze heures. On lui dit qu'il étoit à l'école des sourds-muets où nous allâmes delà. Mon père frappa à la porte que nous ouvrit un monsieur que je trouvai semblable à M. Dupuymorin qui monta avec nous à l'école où nous nous présentâmes à M. l'abbé Sicard à qui il remit une lettre de Monsieur Dupuymorin de chez qui nous venions de sortir. Je trouvais ce vénérable prêtre fort maigre et fort pâle. Il avoit beaucoup de spectateurs. Je vis plusieurs personnes sourdes-muettes dont je comprenois peu les signes qui différoient des nôtres. Le Maître de la pension me promit de me donner une paire de souliers. Il se nomma Monsieur Saint-Sernin qui secondoit M. l'abbé Sicard, qui me promit aussi de me donner des habits. Il y avoit plusieurs planchettes noires, plusieurs tabourets, des baguettes, des tableaux, un grand tableau de lettres de l'alphabet en gros. M. Saint-Sernin dit à un petit élève de m'apprendre à former les lettres avec les doigts. Une jeune fille prit du plaisir à me les montrer. Elle étoit pleine d'intelligence. Après midi, M. le Maître nous apprit à écrire sur du papier : « I I I I O O O O P P P P ».

Mon père m'ayant laissé à l'école et s'en étant retourné dans mon pays, je versai beaucoup de larmes. Je me familiarisois peu à peu avec mes camarades. J'appris assez bien. J'écrivois : « a b c d f g h i j k l m n o p q r s t u v x y z ».

Quinze jours après ma sortie, mon père amena à l'école avec ma seconde sœur sourde-muette. Je les accolai. Il m'apporta un panier de cerises. Il la laissa avec moi, et il nous quitta.

Au mois de juillet je connus bien toutes les lettres a b c jusqu'à z . Je savois plusieurs mots. Mon père arriva chez M. St-Sernin. Je l'embrassai beaucoup. Delà nous allâmes chez M. l'abbé Sicard qui parla beaucoup avec lui et qui m'approuva. Mon père fit signe à ma soeur qu'il la reprendroit et qu'il me laisseroit encore à l'école. Il me mena avec lui chez M. Dupuymorin où je vis ma soeur aînée que j'embrassai de tout mon coeur, à qui je montrai toutes les taches avec les lettres ; mais elle ne les connoissoit pas. Elle me faisoit signe que M. Dupuymorin étoit notre protecteur.

Nous rentrâmes à l'école. Il nous y laissa. Il reprit ma seconde soeur et s'en retourna. Monsieur Dupuymorin assista à une séance publique des sourds-muets donnée par M. l'abbé Sicard.

Au mois d'août, j'écrivois bien beaucoup de mots. Je commençai à conjuguer les verbes. Je lus un livre où je formois les lettres avec les doigts. J'en copiai les lettres, les mots, les phrases. M. St-Sernin me prit le livre qu'il lut. Il en parla à M. l'abbé Sicard qui me donna des baisers et des applaudissements.

Au mois de septembre je demandai les noms des objets qui m'environnoient, je les écrivais dans

un petit cahier, je conjuguai plusieurs verbes.
Au mois de novembre je fis de petites phrases.

1787

Au mois de février 1787 on me fit des questions. Je répondis bien, on m'applaudit.

Au mois de mai je fus renversé par un carrosse. J'eus la tête et les doigts de la main gauche sous une des roues. On arrêta les chevaux.

Au mois de juin, j'appris à distinguer les parties du discours. Je fis de mauvaises phrases, et ensuite de bonnes.

Au mois de juillet j'aperçus un de mes camarades qui regardoit de tous côtés et qui cueilloit quelques poires. Après souper j'ai écrit à Monsieur Saint-Sernin qui s'accoudoit sur la table : J'ai vu Leude. Il a regardé de tous côtés dans la cour ; il a cueilli des poires ; il les a mangées. Monsieur St-Sernin l'a envoyé chercher. Il lui a donné de grands soufflets. J'ai écrit plusieurs phrases. J'ai rendu le compte des actions que je faisais, que je voyois faire par les autres, que l'on me disoit.

Au mois d'octobre ma mère obtient de M. l'abbé Sicard la permission de me prendre ma soeur aînée et ma cadette, qui étoit rentrée à l'école au mois de décembre, pour aller dans notre pays pour quinze jours. Lors de notre arrivée, notre père nous embrassa beaucoup. Mon frère aîné, sourd-muet, ne voulut pas m'embrasser. Il me fit signe que l'écriture étoit inutile. Mes parents le grondoient beaucoup. Il ne vouloit point aller à Bordeaux pour apprendre à lire et à écrire. On me fit des questions ; je répondis bien.

Mon père me mena le jeudi 1er novembre chez Monsieur Dupuymorin. Il m'y laissa. Je m'y passai dix jours. M. Dupuymorin me fit beaucoup de questions. Il fut bien content de mes réponses. Samedi 3 au soir ma mère arriva chez M. Dupuymorin avec mes sœurs sourdes-muettes. Il leur offrit le lit.

Nous partîmes pour Bordeaux le lendemain de bon matin. Je parlai de lui à M. l'abbé Sicard qui me dit qu'il le connoit beaucoup.

Au mois de décembre, nous avons commencé d'étudier l'arithmétique, la géographie, la sphère, la géométrie, le catéchisme.

1788

Au commencement de 1788, je fus bien avancé. On fut satisfait de mes réponses sur ces sciences. Je fus la cause du compte des actions des journaux, de la manière de répondre d'après ses propriétés aux questions qu'on fit sur les sciences.

En été, nous fûmes invités à souper chez Monseigneur le comte de Brienne qui étoit fort content de nos exercices.

Tous les jours de dimanches et fêtes après-midi, nous donnions des séances publiques au salon du musée qui étoit loin de l'école. J'obtins de M. l'abbé Sicard la permission de venir avec ma mère au mois d'octobre. Il ne m'accorda que quinze jours.

1789

Au commencement de janvier 1789 nous déjeunâmes chez M. l'abbé Sicard qui nous régala bien. Lundi 12 janvier, j'écrivis sur une ardoise à M. St-Sernin ce qui suit: « Mon bien cher et honoré Maître, ayez la bonté de me donner un cahier et deux plumes et de l'encre. J'ai l'honneur de vous saluer profondément ». Il garda l'ardoise pour montrer cet écrit à M. l'abbé Sicard qui m'embrassa fort en présence de mes camarades.

Mercredi 14. Mon très respectable instituteur, dis-je à M. l'abbé Sicard, je me repens beaucoup de m'être battu avec Bazet (de Pau) et de lui avoir mordu la main. Je prends la résolution de ne

plus jamais le faire. Je vous demande bien pardon. Il me l'accorda.

Au mois d'avril, nous fûmes invités pour la seconde fois à souper chez Monseigneur Jérôme-Marie Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux, qui étoit fort content de nos exercices. La première fois au mois de septembre 1786.

Au mois de mai, M. Autrefois vint à l'école. Il nous jeta beaucoup de dragées, de bonbons. Nous les ramassâmes comme les poules le font.

Quelques jours après, il nous invita à aller dîner chez lui. Il nous donna beaucoup d'argent pour que nous allassions nous réjouir à la campagne où nous dînâmes. Nous étions cinquante, tant hommes que femmes, garçons que filles.

A la fin de mai, je fus renversé une seconde fois par un carrosse. Le propriétaire vint donner un louis en pièces de 24 sols à Madame Saint-Sernin.

Mercredi 9 septembre, nous donnâmes une grande séance où on nous fit beaucoup de questions sur la géographie, l'histoire, l'arithmétique, la géométrie, la division du temps, etc.

Dimanche 13, le fils de M. St-Sernin m'annonça que M. l'abbé Sicard me mènerait avec lui à Paris. On fit les préparatifs. Mais on démentit. M. l'abbé Sicard partit seul pour la capitale mercredi 16.

Je partis avec ma mère et ma soeur aînée pour la campagne au mois d'octobre. M. le curé de Gabarnac m'invita à dîner chez lui. Madame de Bariol aussi ; M. le curé de Sainte-Croix-du-Mont. Ils me firent beaucoup de questions. Ils gardèrent mes réponses.

Le dimanche 1er novembre ma mère, ma soeur aînée et moi, nous sommes partis pour Bordeaux au matin. Etant arrivé à l'école, j'ai demandé aux sourds-muets si M. l'abbé Sicard étoit de retour de Paris à Bordeaux. Ils m'ont répondu que non, pas encore.

M. St-Sernin nous a écrit sur une planchette au mois de septembre ce qui suit: « M. l'abbé Sicard est parti de Paris jeudi dernier. Il arrivera vendredi prochain ». Nous courûmes samedi au soir à M. l'abbé Sicard qui ne faisoit qu'arriver. Nous nous amusâmes à causer avec lui. Nous osâmes lui demander s'il retourneroit encore une fois à Paris. Il nous répondit que non. Il nous fit signe qu'il faisoit beaucoup plus froid à Paris qu'à Bordeaux.

1790

Au mois de janvier 1790, nous apprîmes avec surprise la nouvelle de la mort de M. l'abbé de l'Epée. M. St-Sernin nous a écrit sur une planchette ce qui suit : « Monsieur l'abbé Masse a succédé à M. l'abbé de l'Epée ». J'ai écrit à l'abbé Sicard: « Monsieur l'abbé Masse est le successeur de M. l'abbé de l'Epée ». L'ayant lu, il se tut.

A la fin de janvier M. l'abbé Sicard s'entretint avec Monsieur le docteur Teulière qui appela en secret Baudonnet, un de mes camarades. Il le mena avec lui chez M. l'abbé Sicard qui lui offrit de le loger chez lui. Baudonnet l'accepta avec grand plaisir. Il transporta ses effets de chez Monsieur Saint-Sernin chez M. l'abbé Sicard le samedi 13 février. Madame Saint-Sernin se servit de son beau-fils pour s'entretenir avec Baudonnet. Elle dit à celui-ci qu'il ne seroit chez M. l'abbé Sicard que pour être son domestique, que son oncle maternel, curé, seroit mécontent de lui. Le lendemain, Baudonnet fut fort triste.

Il s'ennuya chez M. l'abbé Sicard. Il écrivit une lettre pour M. l'abbé Sicard sur une grande planche. Il me pria de la corriger. Je le fis avec bien du plaisir. Il la transcrivit sur du papier à lettre. M. St-Sernin l'ayant lue lui a écrit : « Il faut en parler à M. l'abbé Sicard ». Baudonnet sortit de l'école pour porter la lettre à M. l'abbé Sicard. Il le demanda à sa gouvernante qui lui dit qu'il étoit au chapitre. Il reprit ses effets et les reporta à l'école. M. l'abbé Sicard y revint. Baudonnet présenta sa lettre. Celui-ci l'ayant lue demanda à M. St-Sernin si c'étoit lui qui l'avoit

composée. Celui-ci lui répondit « Non ». Celui-là mit la lettre dans la poche. M. St-Sernin lui déclara que ce seroit Hilaire Percy qui remplaceroit Baudonnet.

Jeudi 18, à 8 heures du soir, je mis mon dessin sur une table. Barbot mon camarade le prit. Il le leva. Je lui mordis la main ensanglantée. Il se plaignit de moi à M. St-Sernin qui me menaça de me dénoncer à M. l'abbé Sicard. Je ne puis plus fermer l'oeil mais je repris le sommeil où je songeois que je me mettrois dans la diligence qui me conduiroit très loin de Bordeaux.

Le lendemain, après midi, M. l'abbé Sicard me reprochoit très amèrement. Il me dit et à cinq témoins d'écrire ce qui nous étoit arrivé. Nous fîmes chacun une note du fait. M. St-Sernin écrivit à Beziat vieux : « Massieu est méchant ». Nous remîmes nos notes à M. l'abbé Sicard qui, les ayant lues, trouva la mienne très bien écrite, et très bien arrangée et la garda. M. l'abbé Sicard m'interrogea et les témoins. Il garda les réponses qu'il trouva très bonnes.

M. St-Sernin m'écrivit jeudi 25 au matin : « Il faut quitter le dessin » ; ce qui me donna lieu de craindre que je ne fusse renvoyé dans mon pays. Mais il me consola. Il m'écrivit aussi au soir : « Va prendre tes habits, tes chemises, tes bas ». Je les portai chez M. l'abbé Sicard. Baudonnet lui demanda où iriont M. l'abbé Sicard et moi, Massieu. Il lui répondit : « à Toulouse ». Je causai avec Baudonnet et Col, Col nous dit que c'étoit à Paris.

Vendredi 26 au soir je quittai l'école ; je couchai chez M. l'abbé Sicard.

Samedi 27 de grand matin nous nous levâmes. Nous nous embarquâmes. Il m'a demandé où nous allions. Je fis semblant de l'ignorer. Il m'a dit que c'étoit à Paris. Nous débarquâmes à Bastide. Un conducteur nous plaça dans la diligence. Nous nous acheminâmes vers Paris. Nous nous rembarquâmes à la Dordogne et nous nous débarquâmes à Cubzac. Nous reprîmes la diligence. Nous passâmes par Barbezieux, par Angoulême où nous trouvâmes un élève de feu l'abbé de l'Épée, par Ruffec, par Poitiers, par Chatellerault, par Tours, par Blois, par Orléans, et par Estampes. Nous arrivâmes de nuit, jeudi 4 mars à Paris.

Jeudi 11 - M. l'abbé Sicard me présenta à Monseigneur l'archevêque de Bordeaux, garde des sceaux, qui m'interrogea sur l'arithmétique et qui écrivit les nombres suivants : 364, 567, 513, 452. Ce prélat fut satisfait de mes réponses.

Mardi 16 - M. Desfarouches, administrateur des Sourds-muets de Paris, me fit beaucoup de questions. Il garda mes réponses. Il m'applaudit.

Mardi 23 - M. l'abbé Sicard me mena avec lui chez Monseigneur le garde des sceaux, où je vis Monsieur Desfarouches, M. le Maire de Paris (Bailly), M. le Commandant général de la garde nationale (de La Fayette), une députation de membres de l'assemblée nationale, Monseigneur Louis-Philippe-Joseph Duc d'Orléans, Mgr. le Duc de Bourbon, etc.

Il y eut une table noire. On m'interrogea; on m'applaudit beaucoup ; on fut fort content de mes réponses. Il vint un sourd-muet vêtu de rayé. Je lui demandai s'il étoit sourd-muet. Il me répondit que « Oui ». Il me demanda qui j'étois. Je lui répondis que je suis Jean Massieu, élève à l'école des sourds-muets de Bordeaux. Ce sourd-muet se nomma Deydier, de Montpellier. Je lui demandai s'il étoit content de M. l'abbé Masse. Il me répondit que « Oui ». M. Desfarouches lui dit aussi : « Etes-vous content de M. l'abbé Masse? ». Le sourd-muet lui répondit que oui, en lui déclarant que M. de l'abbé de l'Épée l'avoit nommé son successeur. Deydier me fit la question suivante : « Qu'est-ce que la nature ? » Je lui répondis : « La nature est l'ordre des lois du Créateur par les quelles les créatures se succèdent, se reproduisent, se multiplient. » Il écrivit : « La nature est l'assemblage des choses créées. »

Mgr. le garde des sceaux me fit la question suivante : « Qu'est-ce que l'incertitude ? ». Je lui répondis : « L'incertitude est l'état de l'âme qui est irrésolue, indécidée, non sûre, quand les

sensations, les perceptions font sur elle des impressions égales ».

M. Desfarouches me fit la question suivante : « Qu'est-ce que l'âme ? ». Je lui répondis : « Il y a trois sortes d'âmes : l'âme végétative fait croître, l'âme sensitive fait sentir, l'âme raisonnable est un esprit créé fait à l'image de Dieu et destiné à être uni au corps. Elle fait penser, juger, raisonner, vouloir, non vouloir ».

Lundi 5 avril - J'appris avec la plus vive satisfaction que le roi avoit nommé M. l'abbé Sicard successeur de Monsieur l'abbé de l'Epée.

Dimanche 20 - M. l'abbé Sicard alla avec moi, après la messe, à l'école des sourds-muets de Paris qui étoit à Montmartre. Lors de notre arrivée les sourds-muets étoient absents; ils étoient à la messe. Il parla avec Madame Charvet, maîtresse de la pension. Nous les attendions avec un peu d'impatience. Ils rentrèrent. Je les trouvai nombreux. Ils me firent signe qu'ils préféroient Monsieur l'abbé Masse à M. l'abbé Sicard. Je leur demande où étoit Deydier. Ils me répondirent qu'ils n'en savoient rien. M. l'abbé Sicard leur fit signe qu'ils iroient demain aux ci-devant Célestins pour recevoir ses leçons. Ils refusèrent. Il les salua de la bouche. Nous nous en retournâmes chez nous.

Le lendemain à neuf heures, les sourds-muets s'assemblèrent aux ci-devant Célestins. Deydier s'y rendit. M. l'abbé Sicard leur fit la première leçon. Il leur montra « ongle », « main », « tête », « oeil ». Ils méprisèrent cette leçon. Deydier écrivit à M. l'abbé Sicard : « M. l'abbé de l'Epée a déclaré M. l'abbé Masse pour son successeur ». Il lui écrivit aussi : « Je vous prie de nous montrer le certificat de votre nomination ». M. l'abbé Sicard lui répondit qu'il fut enregistré au gouvernement. Les filles vinrent les mardis et samedis. Les garçons les lundis, mercredis et vendredis.

Mercredi 23 - Les garçons vinrent à l'école. Deydier y manqua. Ils firent signe à M. l'abbé Sicard qu'il ne vouloit pas y venir.

Dans la suite, ils m'admirèrent par mes réponses d'après mes propres idées. Deydier embrassa M. l'abbé Sicard en versant des larmes ainsi que ses camarades. Ils se dirent que M. l'abbé Masse n'étoit rien. Deydier écrivit : « M. l'abbé Sicard est plus savant que M. l'abbé de l'Epée ». Tous les sourds-muets étoient satisfaits des leçons que M. l'abbé Sicard leur donna.

Au mois de juillet au soir 1790 M. l'abbé Sicard présenta tous les sourds-muets des deux sexes à l'Assemblée nationale qui les accueillit bien.

Le lundi 9 septembre au soir les garçons quittèrent Montmartre pour venir demeurer aux ci-devant Célestins.

Aux fêtes de Noël M. l'abbé Sicard fit signe aux sourds-muets que Baudonnet viendrait bientôt de Bordeaux à Paris, mais M. St-Sernin ne vouloit point le laisser partir. M. l'abbé Sicard écrivit à Baudonnet une lettre par laquelle il lui dit que le pain de Paris étoit excellent et blanc comme la neige. Il la mit sous l'adresse de M. Teulière, son meilleur ami.

1791

Au mois de mars 1791 M. l'abbé Sicard nous écrivit : « On veut me nommer évêque d'Agen. Je préfère d'être instituteur des sourds-muets ». Il ne vouloit pas prêter le serment.

Suivant le Carnaval, il me montra une lettre de M. St-Sernin par laquelle j'appris la nouvelle fatale de la mort de mon pauvre père. Je sortis de sa chambre en versant beaucoup de larmes. Il me fit appeler. Il me toucha et il m'embrassa en se déclarant mon père. Je reçus en même temps une lettre de ma soeur sourde-muette aînée qui m'annonça cette triste nouvelle.

Vendredi 28 avril 1791 - A la séance publique on me demanda ce que c'est que la reconnaissance. Je répondis : « La reconnaissance est la mémoire du coeur ».

...

Jeudi 21 juillet au soir, M. l'abbé Sicard nous présenta à l'Assemblée nationale. Il lut une pétition en face du président. On l'applaudit. Je fus nommé répétiteur des sourd-muets de Paris. On m'accorda un traitement de trois cent-cinquante livres; outre cela le logement, la nourriture, la lumière. Les aveugles étoient réunis avec les sourds-muets par décret. Au commencement du mois de septembre, il vint à l'institution plusieurs députés à l'Assemblée nationale au soir. Ils me firent des questions. Ils gardèrent mes réponses. Ils vinrent m'embrasser.

Jeudi 29 septembre - Nous nous levâmes de grand matin. Nous allâmes à Versailles à pied d'après l'invitation de l'instituteur des sourds-muets de cette ville. Il y avait sept élèves sourds-muets dont 3 garçons et 4 filles. Les signes de Versailles étoient différents des nôtres. Au mois de décembre, M. l'abbé Sicard étoit brouillé d'avec M. Valentin Haüy, inventeur et fondateur de l'école des aveugles-nés. Mgr. le Duc d'Orléans visita les sourds-muets et les aveugles.

1792

Au mois de janvier 1792 M. Haüy se plaignit à l'Assemblée législative de M. l'abbé Sicard qui versa des larmes.

Au mois de mars. Un médecin nommé M. Saux (de Toulouse) m'apprit ceci :

homme = animal raisonnable

animal raisonnable = homme

homme **est** animal raisonnable

animal raisonnable **est** homme

champ = vert

vert = champ

champ **est** vert

vert **est** champ

M. Saux étoit dans l'intention de remplacer M. l'abbé Sicard qui étoit menacé de mort ou de déportation à cause de son inserment ou non-serment.

Le médecin vint presque tous les jours chez M. Haüy qui se déclara ennemi cruel de M. l'abbé Sicard. M. l'abbé Sicard me dit que le médecin étoit faux. Il m'ajouta qu'il ne craignoit rien. Le médecin donna une séance publique où s'assembloient les sourds-muets externes hors de l'école. Il leur expliqua en public la Constitution de 1791.

Au mois de mai, le médecin eut la hardiesse de revenir à une séance de M. l'abbé Sicard. Il parla contre lui mais celui-ci remporta une victoire sur lui qui s'en alla confondu.

Jeudi 22 juin, pendant la procession du Saint-Sacrement, rue du faubourg St-Denis vis à vis du reposoir, un individu s'approcha de moi pour me voler un porte-feuille qui m'avertit de la hanche droite. Je pris en même temps le voleur qui venoit de le jeter. Je le retins jusqu'à la fin du Salut. Je l'emmenai avec deux soldats et trois témoins devant un juge qui nous interrogea longtemps...

Au mois de juillet, le médecin se réconcilia avec M. l'abbé Sicard. Nous fûmes cités devant la chambre criminelle. Je demandai grâce pour le malheureux voleur qui ne fut condamné qu'à trois mois d'emprisonnement. M. l'abbé Sicard nous y accompagna.

Au mois d'août, M. l'abbé Sicard quitta ses habits ecclésiastiques et prit les séculiers.

Mercredi 29, à dix heures du matin, un des surveillants nommé Labrousse m'avertit en secret qu'il venoit d'arriver plusieurs soldats chez M. l'abbé Sicard pour l'arrêter. Je réunis tous les

élèves mâles et femelles. Nous descendîmes chez M. l'abbé Sicard, mais on nous empêcha d'y entrer. Nous remontâmes tout affligés. Je n'avois plus d'appétit. Je trouvai la porte scellée. On nous annonça qu'il étoit renfermé en prison. Je ne sus plus où il étoit.

Après midi, il vint encore des soldats qui cherchèrent partout. Les soldats rencontrèrent M. l'abbé Salvan, instituteur en chef, qui monta chez lui. On lui donna une écharpe tricolore. Les soldats arrêtaient son instituteur adjoint, prêtre natif de Saint-Flour, insermenté, qu'ils renfermèrent en prison. Les élèves firent arrêter par les soldats Labrouche qu'ils avoient en horreur et qu'ils disoient qu'il étoit aristocrate.

Le lendemain, j'allai voir M. l'abbé Sicard qui étoit à l'ancienne mairie, près du palais de justice. Je causai avec lui qui m'annonça qu'on vouloit l'exiler en Espagne. J'y trouvai Labrouche et l'adjoint de M. l'abbé Salvan que j'embrassai. M. l'abbé Sicard me recommanda de faire une pétition à l'Assemblée législative pour le réclamer. Je l'embrassai fort en versant beaucoup de larmes. Je le quittai et sortis de la prison terrible. Je retournai à l'institution. Je gardai le secret. Je me cachai pour composer une pétition. Je la commençai :

« Les sourds-muets de l'école de Paris à Messieurs les membres de l'Assemblée législative. Messieurs les Représentants du Peuple.

Nous nous présentons humblement à vous. Nous nous trouvons malheureux d'être privés de notre père, M. l'abbé Sicard, qui vient de nous être enlevé. Il n'a fait du mal à personne. Il est innocent. Nous vous supplions, Messieurs, de nous le faire rendre pour qu'il nous fasse utiles à la Société. Nous serons éternellement reconnaissants envers vous. Il nous aimoit comme les pères aiment leurs enfants. Faites nous rendre, nous vous en conjurons, notre pauvre instituteur au plutôt possible. Nous vous saluons avec le plus profond respect.

Jean Massieu, sourd-muet, répétiteur de l'institution des sourds-muets de Paris au nom de tous les élèves. »

Pendant le souper, M. l'abbé Salvan vint dans le réfectoire. Il nous fit signe que nous irions voir demain M. l'abbé Sicard et ensuite le réclamer à l'Assemblée législative. Les grands élèves se mouchèrent sur M. l'abbé Sicard. L'économe, nommé M. Masset, leur conseilla de ne point aller voir M. l'abbé Sicard.

Le lendemain, les petits élèves et les petites et grandes élèves et moi nous levâmes de bon matin, nous partîmes ensemble avec Monsieur Duhamel, intendant, parlant amicalement du malheureux prisonnier Sicard. Nous montâmes à la prison de l'ancienne prison où nous trouvâmes M. l'abbé Sicard, M. l'abbé Laborde, compatriote de M. l'abbé Salvan, et Labrouche. De là, nous allâmes à l'Assemblée législative; mais nous ne pûmes y entrer. Nous retournâmes à l'institution. Aussitôt après avoir dîné nous revînmes à l'Assemblée. Nous parvînmes à y entrer à huit heures du soir. Nous nous présentâmes à la barre de l'Assemblée. Devant le Président, M. Duhamel lut ma pétition. Tous les membres applaudirent et nous admirèrent dans leur sein. Nous rentrâmes à 10 heures à l'institution. Le surlendemain avant les classes j'allai seul voir M. l'abbé Sicard qui lut ma seconde pétition en versant des larmes. De là j'allai la porter à l'Assemblée. Voilà le contenu de la seconde :

« Messieurs les Représentants du Peuple

Je suis pénétré de douleur. Je meurs de chagrin. Je vous conjure beaucoup de nous faire rendre sans délai notre malheureux Père, M. l'abbé Sicard. S'il ne nous est pas rendu, je pourrai mourir bientôt.

J'ai l'honneur, Messieurs, d'être votre très humble et très obéissant serviteur. Jean Massieu »
Je présentai la seconde pétition au président. Un huissier m'écrivit : « On discutera l'affaire de

votre maître ».

Dimanche 2 septembre au matin je sortis de l'institution pour aller voir M.l'abbé Sicard. Je montai à la prison où je le vis et peu de prisonniers. Je lui demandai où étoient M. l'abbé Laborde et Labrouche. Il me répondit qu'ils étoient transférés à l'abbaye.

Je lui dis que j'irais à la messe. Je sortis de la prison après la messe. Je revins à la prison. Nous y dînâmes. Un individu portant un bonnet rouge monta sur une chaise et lut un décret.

En même temps, M. l'abbé Sicard et ses compagnons d'infortune quittèrent la prison. Je le suivis tout de près. On me sépara d'avec lui. Je criai beaucoup et versai des larmes, en disant: « Hélas! je perds mon père M.l'abbé Sicard ». Je vis une bande d'individus coiffés de rouge, avec des sabres, des bâtons. Le fils de la cuisinière des sourds-muets me consola. Il m'écrivit: « Monsieur l'abbé Sicard est sauvé. M. l'abbé Laborde est tué ».

Lundi 3 - Deux soldats vinrent à l'institution. Ils me demandèrent. On m'appela. Je les vis. Je croyais qu'ils m'arrêteroient. Ils vinrent m'embrasser en me disant que M. l'abbé Sicard étoit sauvé par miracle. M.l'abbé Salvan pleura beaucoup son adjoint M. l'abbé Laborde.

Mercredi 5 - Je reçus une lettre de M. l'abbé Sicard. Le lendemain au matin, je sortis de l'institution pour l'aller voir. Je le trouvai chez un horloger rue St-Thomas du Louvre. Je l'embrasse tendrement et de tout mon coeur. Il me dit qu'il dîneroit aujourd'hui avec moi chez Madame d'Entremise, rue des filles de St-Thomas, où je trouvais Labrouche que je croyois mort. Labrouche me raconta tout ce qu'il avoit vu à l'abbaye. Il se sauva plusieurs prêtres.

On leva le scellé de chez M. l'abbé Sicard ; on fouilla toutes les lettres. M.l'abbé Sicard rentra à l'institution le lundi 1er octobre. Avant sa rentrée, il me mena avec lui chez son sauveur nommé Monnot de Besançon, horloger, qui m'embrassa fort. Sa femme et ses enfants m'embrassèrent aussi.

1793

Au mois de février 1793 Le citoyen Monnot et toute sa famille vinrent au mois de février 1793 à une séance de son sauvé, le citoyen Sicard. Ils furent applaudis par tous les spectateurs.

Au mois de février 1793, le citoyen Saint-Sernin vint à l'institution avec Baudonnet et avec un petit élève que je ne connoissois pas. Je les embrassai avec force.

Baudonnet étoit changé de visage par la petite vérole. Le citoyen Sicard ne savoit pas qu'ils étoient à Paris. Le citoyen Salvan les y avoit fait venir. Ils avoient donné une séance au sein de la Convention nationale. Le citoyen Saint-Sernin n'étoit pas ami du citoyen Sicard. Il alla chez le citoyen Haiüy qui me demanda qui de Saint-Sernin et de Sicard m'avoit donné le plus de leçons. Je n'osai le lui répondre. Le citoyen Saint-Sernin lui déclara que c'étoit lui qui m'avoit instruit plus que le citoyen Sicard qui l'avoit avoué. Le citoyen Saint-Sernin m'invita à aller chez lui. Il me donna son adresse. Le lendemain au matin, je sortis de l'institution pour le voir. Y étant arrivé, je l'embrassai ainsi que Baudonnet et que le petit. Ils me malparlèrent du citoyen Sicard. Je vis une planche noire qui étoit venue de Bordeaux. Le citoyen Saint-Sernin écrivit une lettre au citoyen Sicard pour lui déclarer qu'il le citerait devant la Convention nationale. Celui-ci lui répondit qu'il serait patient d'être cité; mais ils se réconcilièrent. Il l'invita à manger la soupe chez lui. Baudonnet me dit que le citoyen Sicard étoit traître. Le citoyen St-Sernin me dit qu'il étoit hypocrite.

Le citoyen Salvan aimoit beaucoup le citoyen St-Sernin, Baudonnet et le petit élève. Il excita le premier à faire un mémoire à la Convention nationale contre le citoyen Sicard.

Le citoyen St-Sernin me fit dire et à Baudonnet ce qu'il venoit de faire. Nous écrivîmes en

rendant compte des actions. Il compara mon écrit et celui de Baudonnet. Il me dit que je surpassais Baudonnet. Il me demanda et à Baudonnet ce que c'est que la République? Je répondis: « La République est un état gouverné par des magistrats pour le bien commun de tous les citoyens ». Et lui: « La République est un gouvernement populaire ».

Au mois d'avril, Baudonnet et le petit élève repartirent pour Bordeaux. Le citoyen Saint-Sernin resta seul à Paris. Il visita tous les jours le citoyen Salvan. Lorsque je visitai le citoyen St-Sernin, il me demanda si j'aimais le citoyen Salvan. Je lui répondis que « oui ». Il m'écrivit : «C'est un brave homme. Le citoyen Sicard est un charlatan ».

Au mois de juin le citoyen Salvan se promena dans le jardin des ci-devant Célestins avec le citoyen Saint-Sernin qui m'annonça que la Convention nationale avait décrété que l'institution nationale des sourds-muets de Bordeaux seroit fondée et qu'il en seroit le premier instituteur. Vers la fin du mois, le citoyen Saint-Sernin s'en retourna à Bordeaux.

Samedi 7 septembre avant midi, entendant qu'il fut arrivé plusieurs soldats à l'institution, le citoyen Sicard sortit très vite de ses appartements. Il veut se cacher dans un lit dans le dortoir. Je trouvai sa porte scellée une seconde fois. Je ne sais plus où il étoit; mais le portier fidèle me remit sa lettre. Je sortis de l'institution après avoir dîné pour aller le voir. Je l'embrassai de tout mon coeur en versant des larmes. Il vint donner une séance. Il me mena avec lui à la campagne où nous passâmes trois jours. Ce fut lundi 16.

Un citoyen riche nous mena avec lui en voiture lundi 30, à Jouy, près de Versailles. Hélas! le citoyen Sicard fut arrêté vendredi 18 octobre après la séance qu'il avait donnée.

Le vendredi 25 nous allâmes au Comité de sûreté publique pour le prier de nous rendre le citoyen Sicard. Auparavant, nous montâmes dans sa chambre, rue de la Convention, vis à vis de l'église de St-Roch. Le Comité de sûreté publique nous le refusâmes.

Le lendemain de bon matin, je sortis de l'institution. J'allai voir le citoyen Sicard que je vis à la croisée. Je me promenai dans la rue; je me cachai à une porte pour causer avec lui. Un gendarme s'avança vers moi pour m'arrêter. Il m'amena au Comité de surveillance générale, mais le bureau fut fermé. Le gendarme monta au dessous de la chambre du citoyen Sicard. Un commissaire de police m'interrogea. Je lui répondis que je ne vins que pour voir mon bienfaiteur, mon protecteur le citoyen Sicard. Il m'élargit.

Je retournai à l'institution. Je ne dis rien de ce qui venoit de m'arriver. Je continuai de visiter le citoyen Sicard dans sa prisonnier. Il me proposa de le suivre partout où il iroit. J'acceptai cette proposition. Il vint m'embrasser fort.

Jeudi 22 novembre - Je fis une pétition à la Convention nationale en faveur du citoyen Sicard. La voici : « Les élèves de l'institution nationale des sourds-muets de Paris à la Convention nationale. Citoyens-Représentants du Peuple,

Nous nous présentons à vous pour vous supplier de nous faire rendre notre Père, le citoyen Sicard qui nous a été enlevé. Représentants, il n'avoit fait du mal à personne. Il ne nous avoit point enseigné ce qui étoit contraire à la patrie. Soyez persuadés que nous sommes attachés à la République. Nous vous supplions, Représentants, de nous faire rendre notre pauvre Père dont nous avons bien besoin des bonnes leçons. Nous vous jurons notre fidélité et notre attachement à la République. Vive la République!!! Vive la Convention!!! Salut et fraternité

Jean Massieu Répétiteur de l'institution nationale des sourds-muets de Paris, au nom de tous les élèves. »

Le citoyen Alhuy, instituteur-adjoint des sourds-muets à la place de M.l'abbé Laborde, victime du 2 septembre 1792, nous conduisit à la Convention nationale.

Nous partîmes le lendemain au matin. Nous ne pûmes entrer dans la salle de la Convention. Nous retournâmes à l'institution pour dîner. Nous ressortîmes aussitôt. Nous passâmes toute la soirée auprès de la Convention sans pouvoir entrer dans la salle. Nous nous en retournâmes à l'institution.

Le lendemain au matin nous revînmes à la Convention. La Convention changea de président. Le citoyen Romine nouveau président qui n'aimoit pas le citoyen Sicard, ne vouloit pas nous recevoir au sein de la Convention. Hélas ! nous nous trouvâmes malheureux de ne plus avoir notre père Sicard. Nous nous en retournâmes tout affligés. Je perdis mon appétit.

Dimanche 25 - Il vint à l'institution un commissaire de la Convention nationale avec un prêtre assermenté. Le commissaire écrivit : « Vous importunez la Convention nationale. Sicard n'est pas patriote. Vous le réclamez en vain ». Je lui écrivis : « Nous n'irons plus à la Convention nationale ». Le commissaire porta un bonnet rouge.

Vers la fin de novembre au soir, la citoyenne Chevret, amie fidèle de l'abbé Sicard vint me faire des reproches très aigres. Je pleurai beaucoup. Elle m'écrivit : « Hélas ! vous êtes ingrat ». Je passai une mauvaise nuit. Je fus fort triste.

Lundi 2 décembre au matin la citoyenne Chevret revint à l'institution. Elle nous présenta la pétition qu'elle avoit faite elle-même au Comité de salut public. Elle me pria d'y signer. J'y consentis avec la plus vive satisfaction. Je serrai la main à la citoyenne Chevret.

Mercredi 4 - Je trouvai avec bien de la joie toutes les fenêtres de Sicard ouvertes, et la porte descellée. Pendant le souper, l'abbé Sicard parut à nous. Nous quittâmes la place et nous allâmes l'embrasser en versant des larmes.

1794

Au commencement du printemps de 1794 nous quittâmes les ci-devant Célestins pour aller à l'ancien séminaire de Saint-Magloire, rue St-Jacques. Les aveugles-nés prirent l'ancien couvent de Sainte-Catherine, rue des Lombards.

Au mois de juin, le perruquier de l'abbé Sicard m'annonça que j'étois dénoncé à la police ; que j'allois être arrêté ; que j'étois soupçonné d'être ennemi de la République et d'être attaché au jeune roi Louis XVII et que je ne faisais qu'aller chez les mauvais républicains.

Mercredi 7 janvier 1795 - Nous allâmes nous présenter à la Convention nationale pour lui demander du pain. Nous obtînmes d'entrer dans la salle. Je fus nommé par décret répétiteur des sourds-muets de Paris. La Convention m'accorda une pension de douze cents francs.

Au mois d'octobre, peu s'en fallut que je me tuasse en tombant par une trappe dans une eau profonde où il n'y avoit pas de pavé.

Au mois de septembre 1797 je fis une pétition pour réclamer Sicard, proscrit, au conseil des Cinq-Cents, au conseil des Anciens et au Directoire exécutif qui la rejetèrent.

Au mois d'octobre 1797, un ambassadeur Turc vint à l'institution avec sa suite nombreuse. Il écrivit : « **La porte ottomane désire vous connoître** ». Ses valets nous firent les signes. Nous les comprîmes bien. Il porta un poignard ; il dit le chapelet.

Au mois de décembre, nous allâmes chez le général Bonaparte qui demuroit rue de la Victoire, mais nous ne pouvions y entrer. Nous attendîmes trop long-temps qu'on nous ouvrît la porte. On nous offrit du feu. La citoyenne Dufour, brave dame, avoit fait elle-même une pétition au général en faveur de Sicard. J'étois la mienne à la main. Nous allâmes réclamer Sicard au général. On ne vouloit pas nous laisser entrer chez lui. Nous nous en retournâmes chez nous. Le général, trois jours après, envoya quelqu'un à l'institution. Je lui remis ma pétition. Hélas ! Sicard étoit toujours un rat. C'est-à-dire qu'il se tenoit toujours caché. Voilà deux ans trois mois qu'il

étoit errant.

1798

Au mois de mai 1798, je pensais que je pourrais mourir bientôt car je n'avois jamais été malade. Voilà que mon frère aîné, Etienne Massieu, sourd-muet, est mort sans n'avoir jamais été malade. Je négligeai mes études. Je me résignai à Dieu. Je recourus aux médecins pour leur demander si ceux qui n'avoient jamais été malades pourroient mourir bientôt. Ils me répondirent que non.

1799

Au mois de novembre 1799, le citoyen Jean d'Angely m'invita à manger la soupe chez lui où je vis Sicard arriver. Je l'embrassai fort. Il me fit signe qu'il redevenait libre depuis la suppression du Directoire-exécutif. J'y vis le citoyen Joseph Bonaparte. Après dîner, j'osai m'adresser à Joseph Bonaparte. Je lui écrivis sur du papier ce qui suit :

« Citoyen législateur,

Je suis bien aise de faire votre connaissance. J'ai grand'envie de voir de près votre auguste frère. Ayez la bonté de le prier de me rendre le malheureux Sicard, proscrit, et à mes compagnons d'infortune. Sicard et moi nous sommes unis comme deux barres de fer forgées ensemble. Je ne le quitterai jamais. »

J'embrassai Joseph et Sicard à la fois. Je leur serrai la main.

1800

Au mois de janvier 1800, le citoyen Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, réintégra l'abbé Sicard à l'institution nationale des sourd-muets.

Au mois de décembre 1800, à l'occasion de la machine infernale, nous allâmes avec une planchette noire au palais des Tuileries pour féliciter le Premier Consul. J'écrivis au Premier Consul ce qui suit :

« Citoyen Premier Consul,

Nous avons l'honneur de vous témoigner que nous rendons mille grâces à l'Etre suprême de ce qu'il vous a sauvé de la terrible machine infernale afin que vous fissiez notre bonheur. »

Ayant lu cela, le Premier Consul me fit demander par l'abbé Sicard quand furent construites les pyramides d'Egypte. Je répondis que ce fut avant Jésus-Christ.

Au mois de juin 1800 l'abbé David, ami intime de l'abbé Sicard, m'écrivit une lettre par laquelle il me dit qu'il n'avoit jamais été malade, qu'il avoit cinquante ans.

Au mois de juillet 1800, aux cinq séances, nous eûmes un jeune chinois qui écrivit en tenant la plume entre le pouce et le petit doigt sur le doigt annulaire de haut en bas (suivent quelques exemples de caractères chinois).

Nous lui demandâmes par signe de quel état il étoit. Il répondit par signe : « tailleur d'habits ».

Nous lui demandâmes encore d'où il venoit. Il figura un vaisseau avec la main, avec laquelle il figura l'action de prendre la mer.

Le ministre de l'intérieur fit venir de Rodez à Paris un petit sauvage de l'Aveyron pour le confier aux soins de l'abbé Sicard. Le sauvage mangea de l'herbe, des patates non cuites.

1802

Au mois de février 1802, l'abbé Sicard me mena avec lui chez la mère du Premier Consul qui me fit signe qu'elle étoit mère de huit enfants. Louis Bonaparte me fit la question suivante :

« Quelle est la personne que l'homme aime le plus au monde ? ». Je lui répondis que c'étoit son père et sa mère qu'il aime le plus au monde à cause qu'ils sont auteurs de ses jours. Sa soeur étoit au lit, je la trouvai si semblable au Premier Consul et ses autres étoient assises.

Au mois de mai M. l'abbé Sicard me mena avec lui chez un grand seigneur où je vis l'oncle, l'oncle

maternel du Premier Consul nommé Fesch, archevêque de Lyon. Après-dîner le prélat me fit la question suivante : « Qu'est ce que la religion ? ». Je répondis : « La religion est l'alliance entre Dieu et les hommes ; le culte que nous rendons à notre créateur, envers nos semblables, envers nous-mêmes ; l'accolade que les hommes font au créateur comme les enfants font l'accolade à leur père ».

Au mois de juin, nous eûmes à la séance publique Jérôme Bonaparte et Eugène, beau-fils du Premier Consul. On me fit la question suivante : « Quel est le plus intéressant des êtres de la nature ? » Je répondis : « C'est le soleil au mois de décembre ».

Un prince russe m'invita et M. l'abbé Sicard à manger la soupe chez lui. Il me fit la question suivante : « Que pensez-vous de Bonaparte ? » Je lui répondis : Je pense que Bonaparte peut être comparé à Jules César et à Alexandre, que c'est le plus habile des généraux & qu'il est véritablement roi sous le titre de Premier Consul, et l'instrument du peuple ». Il me demanda à quoi on pourroit comparer le son. Je répondis : « Quoique je n'en ai aucune idée à cause de ma surdité, je crois pouvoir le comparer à la couleur rouge ».

1805

Au mois de février 1805 nous eûmes à la séance publique sa sainteté le Pape Pie VII qui me fit demander ce que c'est que l'enfer. Je répondis : « L'enfer est le supplice éternel des méchants ; le déluge de feu, qui ne finit point du tout et dont Dieu se sert pour punir ceux qui lui manquent ».

Au mois de mars, nous allâmes avec une planchette noire chez sa Sainteté aux Tuileries. On me fit plusieurs questions sur la religion. L'abbé Sicard me dit que mes réponses étoient bonnes.

1808

Au mois de juillet 1808 nous fîmes les préparatifs pour faire voyage à Saint-Petersbourg en Russie d'après l'invitation de l'Empereur Alexandre premier ; mais hélas ! il nous arriva un accident fâcheux qui nous en empêcha.

Au mois de septembre 1808 M. l'abbé Sicard me mena avec lui à Dieppe, département de la Seine inférieure. J'étois dans l'admiration de la mer que je n'avois jamais vue. J'y pris bain.

1812

Au mois de février 1812 l'empereur de Russie nous envoya deux belles bagues d'or et de diamant, une à chacun.

1813

Au mois de septembre 1813, M. l'abbé Sicard m'y mena encore une seconde fois avec lui, Clerc et Godard. Nous donnâmes une séance à sa majesté Hortense, reine de Hollande, et à ses deux fils. La fille du sous-préfet me dit que M. le maire de Dieppe étoit allé à Ostende. Le maire dîna à Paris avec moi chez M. et Mme Lauwers.

1814

Au mois de janvier 1814 je reçus une lettre de M. Lauwers qui m'avoit confié l'éducation de son fils et qui me tint invité toujours à faire voyage à Ostende.

Au mois de juillet 1814 nous eûmes à la séance publique S.A.S. Madame la Duchesse douairière qui nous salua de bon coeur. Au mois de novembre, nous eûmes à la séance publique Madame la duchesse de Bourbon qui nous salua aussi de bon coeur. Quelques jours après, elle nous invita à manger la soupe chez elle, M. l'abbé Sicard, mon collègue Clerc et moi. Pendant le repas nous vîmes arriver Monseigneur le Duc d'Orléans, sa femme et sa soeur. Je me gardai de parler à Mme la duchesse de Bourbon de son fils ; à Mgr de duc d'Orléans de son père. Madame la duchesse d'Orléans nous fit des questions. Elle garda nos réponses. Mademoiselle d'Orléans nous

fit des signes. Nous la comprîmes assez bien.

Jeudi 31 août, je partis de Paris pour Ostende. Je soupai à Amiens. Un de mes compagnons de voyage m'offrit à manger. Je l'acceptai avec plaisir. Je dînai le lendemain à Arras. Le compagnon m'offrit les omelettes que j'acceptai. Pendant la route, il m'écrivit sur du papier : « Je vous offre de vous loger chez moi à Lille ». Je lui demandai son nom. Il me répondit : « Wanackere, libraire ». Nous arrivâmes à Lille à 7 heures. Je logeai chez M. Wanackere. Le commissaire général s'y rendit. Il me demanda mon passeport à l'étranger que je lui présentai. L'ayant visé, il me dit que c'étoit imparfait. M. Wanackere lui parla en ma faveur pour qu'il me laissât libre. Le lendemain, de bon matin, je partis pour Ostende. J'arrivai le soir à Bruges. Je descendis à une auberge où je demandai le curé de Saint Denis. Une servante me conduisit. Le curé qui ne me connoissoit pas me mit à la porte. La servante raconta ce qui m'étoit arrivé. Je couchai à l'auberge. Je me levai à 4 heures. Je m'acheminai vers Ostende où j'arrivai à 6 heures. J'embrassai M. et Mme Lauwers et leur fils qui m'accueillirent bien. Mon élève me conduisit à la mer. Les bains étoient assez chauds. J'y passai sept jours. Nous allâmes à Thouroust où je me séparai d'avec mon élève et sa mère. Son père y resta seul. De là, je partis mercredi pour Bruges où j'arrivai avant midi. Je demandai M. l'abbé Romalière, curé de St-Denis. On me conduisit chez lui. Il m'embrassa de tout son coeur. Il m'a accueilli très bien. Il fit les signes comme les sourds-muets. Il étoit mon élève. Le lendemain, il me conduisit à Gand. J'y trouvai l'élève de M. l'abbé. J'y passai deux jours.

Samedi je revins à Lille. M. Wanackere fils m'attendit à la diligence. Il me conduisit chez son père qui me mena voir le lendemain un monsieur tout paralytique. Je repartis lundi pour Paris. M. l'abbé Sicard me demanda d'écrire tout ce que j'avois fait pendant mes voyages. Tous mes élèves m'environnèrent pour m'embrasser. Melle Rosalie Duleu, soeur de la directrice des sourds-muets d'Arras obtint de M. l'abbé Sicard la permission de me mener avec elle à Arras.

1815

Au mois de janvier 1815, nous reçûmes S.A.R. Madame duchesse d'Angoulême qui étoit bien gaie. Elle me fit demander comment on définit la musique. Je répondis : « Quoique je sois dans l'impossibilité d'apprendre la musique, je crois que la musique est l'art de recueillir des sons par le flux et reflux, d'en faire un bouquet pour affecter agréablement les oreilles vivantes. Les miennes sont mortes ; mes yeux les remplacent pour apprendre des choses. »

Au mois de mai nous fîmes voyage en Angleterre. Nous partîmes de Paris pour l'Angleterre à 6 heures du soir.

Nous nous embarquâmes mardi 16 à 4 heures de Dieppe.

Nous débarquâmes vendredi à midi à Brighton. Le vent n'étoit pas favorable.

Nous arrivâmes le lendemain à 7 heures du matin à Londres. Les vivres y sont horriblement chères. M. l'abbé Sicard reçut une lettre du Ministre de l'Intérieur nommé par l'Empereur qui le grondoit et qui lui ordonna de renvoyer Clerc à Paris et lui permit de continuer avec moi la route et qui lui ordonna aussi de retourner en France le plus tôt possible.

Dimanche 18 au matin nous partîmes de Londres pour Richemond qui est à 4 lieues. Nous y vîmes toute la famille de Mgr le Duc d'Orléans avant le dîner. Mgr le Duc me pria d'y contrefaire Bonaparte. Je le fis et il m'applaudit. Nous nous promenâmes en bateau sur la Tamise.

Le lendemain avant midi, nous visitâmes l'asylum ou l'institution des sourds-muets de Londres. Le local étoit vaste. La propreté y règne rigoureusement. Il y a 90 élèves garçons et 60 filles et 55 pensionnaires des deux sexes. Nous visitâmes toute la maison. Les dortoirs sont beaux ; deux élèves couchent dans un même lit. Le lit est tout de fer, mais dur. Les garçons et les filles

mangent dans un même réfectoire les uns en face des autres. Ils prennent peu de pain, plus de viande, de patates, et pas de soupe. Nous trouvâmes les colonnes des noms des inscripteurs contre les murs du salon. Les élèves n'ont pas de planches noires mais des ardoises. Il y a des tableaux gravés d'objets. Leurs signes étoient différents des nôtres. Ils écrivoient leurs journaux sur les ardoises et sur du papier. Le Directeur nous accueillit bien. Les élèves écrivirent en anglais tout ce qui nous arriva : « L'abbé Sicard porte un chapeau ecclésiastique ; etc. « Massieu a l'air triste ; il baisse la tête ; etc. « Godard s'ennuye en Angleterre ; il est peu imbécile ; etc. « Clerc a sa douceur, sa démarche majestueuse, ses manières agréables ; il salue très bien ; etc. ».

Mercredi 22 - Nous commençâmes nos séances auxquelles Sir Waterlou, directeur, daigna assister avec quelques uns de ses élèves. Je visitai presque tous les jours l'asylum où tous les garçons m'environnèrent et ensuite j'entrai dans le bâtiment des filles qui m'environnèrent aussi. Je leur parlai en détail de la France. Les uns et les autres admirèrent la France. Les élèves apprennent à écrire, à lire, à compter pendant sept ans et à gagner la vie pendant sept autres ans. Ils n'ont pas congé les dimanches et jeudis. Ils ne sortent que pour aller à l'église. Les garçons et les filles vont ensemble. Les pensionnaires des deux sexes se récréent dans un même endroit. Les sourds-muets anglais me firent signe qu'il préféroient la religion protestante à la catholique qu'ils disoient les ennuyer.

Quelques jours après, le Directeur nous invita à manger la soupe chez lui. Nous prîmes cinq sortes de bières : bière de table, bière forte, petite bière, béer, bière de salon. Le dîner anglais est différent du dîner français.

Au mois de juillet, Mgr le Duc d'Orléans vint avec Mgr le Duc de Kent à une de nos séances. Il me fit demander ce que je vis de remarquable à Londres. Je répondis : « C'est l'église cathédrale de Saint-Paul, la frégate ». M. l'abbé Sicard reçut deux lettres de M. Lauwers d'Ostende et de M. Wanackere libraire de Lille, qui l'invitèrent de passer par Ostende et par Lille. M. le Duc de Mathieu de Montmorancy, administrateur des sourds muets de Paris, pressa M. l'abbé Sicard de retourner vite à Paris. Nous vîmes Madame, Duchesse d'Angoulême, avec la fille du Prince Régent que nous vîmes venir aux chambres du parlement d'Angleterre. Je trouvai le palais du roi semblable à l'hospice de Bicêtre qui est à deux lieues de Paris. Nous fûmes invités à dîner chez les principaux anglais qui nous accueillirent bien. Nous mangeâmes quelquefois chez un restaurateur. Nous eûmes l'honneur de dîner chez l'Evêque protestant de Londres qui avoit la tête toute rasée, mais ayant une perruque ronde et portant des habits noirs et une sorte de tablier. Il avoit une femme et plusieurs enfants. Nous allâmes tous les matins chez sir Pole, membre de la haute chambre, pour donner des leçons à sa fille sourde-muette. Nous y dînâmes plusieurs fois. Son auguste épouse et ses deux autres filles copièrent tout ce que nous écrivîmes aux séances sur une grande planche noire. Les anglais et les anglaises nous firent des signes. Nous les comprîmes bien.

Vers la fin de juillet, nous quittâmes Londres pour aller à Brighton où nous donnâmes une séance.

Samedi 29 au soir nous nous rembarquâmes pour la France et nous débarquâmes de nuit à Dieppe. Avant de partir de Londres, j'allai dire mes derniers adieux aux sourds-muets. Je donnai des baisers au directeur qui me donna en particulier plusieurs billets de la banque d'Angleterre. Tous les élèves, professeurs, se pamoisèrent de rire. Je leur fis signe que l'usage de donner des baisers est en France. Ils me firent signe que l'on ne baise jamais en Angleterre. La reine d'Angleterre nous avoit envoyé une voiture avant notre départ, mais nous nous

empressâmes de nous embarquer.

1816

Au mois de mai 1816 Gallaudet, citoyen des Etats-Unis d'Amérique, vint de l'Angleterre à Paris. Nous le reconnûmes bien. Il obtint de l'administration des sourds-muets de Paris la permission de venir prendre nos leçons tous les jours. Il étoit très mécontent de l'asylum des sourds muets de Londres. Il étoit le plus vivement satisfait de l'institution des sourds-muets de Paris. Il me proposa de le suivre dans son pays pour contribuer à y fonder une nouvelle école de sourds-muets ; mais je ne pus lui rendre réponse à cause que mon médecin m'avoit dit que j'étois gravement malade. Il s'adressa à Clerc ; il lui fit la même proposition. Clerc l'accepta avec bien de la joie. Il étoit convenu des conditions qu'il lui avoit offertes. Il partit de Paris pour son pays mercredi 29 mai.

Il arriva à l'institution le jeudi 13 juin. Il me donna les conditions à copier. Le gouvernement américain lui donnera le logement, le chauffage, le blanchissage, la lumière, le médicament, la table, outre cela 3500 francs. Clerc nous quitta au soir.

Le lendemain il partit avec Gallaudet pour le Havre-de-Grâce où ils s'embarquèrent le 18 pour les Etats-Unis d'Amérique. Leur trajet dura cinquante-trois jours.

1817

Au mois de janvier 1817 M. l'abbé Sicard reçut de ses nouvelles.

Au mois de juin, il reçut une seconde lettre de lui, ci-joint celle du gouvernement américain qui l'invita à faire voyage avec moi à ses dépens. Hélas ! Les médecins nous privèrent de ce grand plaisir.

1818

Au mois de mai 1818, S.A.R. Monseigneur le Duc d'Angoulême visita l'institution Royale des sourds-muets de Paris. Il me fit demander ce que c'est que la charte. Je répondis : « La charte est une Constitution d'état ; la collection des lois fondamentales qui constituent un état ; l'évangile politique ».

1819

Au mois de décembre 1819 M. l'abbé Sicard reçut une lettre du Ministre de l'Intérieur qui lui demanda sa démission à cause ses infirmités de sa vieillesse. Ce vénérable prêtre lui répondit qu'il ne quitterait sa place que quand il serait mort.

1820

Au mois d'août 1820 Clerc arriva de l'Amérique. Nous le trouvâmes fort maigre. Il nous dit que les vivres étoient très horriblement chères aux Etats-Unis d'Amérique. Il s'est marié avec une sourde-muette âgée de 23 ans. Maintenant il est père de quatre enfants.

1821

Au mois de janvier 1821 nous dînâmes avec lui chez S.A.S. Madame la Duchesse de Bourbon.

Au mois de février, il repartit pour l'Amérique.

Le 16 août 1821, nous y donnâmes une séance publique.

Au mois de septembre Melle Duleu me mènerait avec elle et un des sourds-muets à Lille où nous donnâmes aussi une séance publique.

Au mois d'octobre, lorsque j'arrivai à l'institution, le portier me remit un gros paquet d'écrits de M. Defontanèle qui m'annonça que le Conseil général du département du Nord enverrait ses élèves à Arras, à cause de moi.

1822

Au mois d'avril M. l'abbé Sicard donna sa dernière séance d'après l'ordre du médecin. Il fut

malade jusqu'au vendredi 10 mai 1822 où il rendit l'esprit à 4 heures du matin.

Jean Massieu

Fin de ce manuscrit

On peut supposer que cette autobiographie, parue en août 1838 dans le journal LE NORD, lui a été demandée par son mentor VANACKÈRE, dont nous apprenons par un autre document écrit de la main de l'archiviste départemental LE GLAY la part qu'il a prise à l'installation de MASSIEU à Lille. Malheureusement, il semble bien qu'il n'en ai jamais écrit la suite, en raison de sa maladie qui touchait sa mémoire !

Manuscrit original découvert par **Jacques Naveaux en 1967**
photocopié pour les **Archives Départementales du Nord**
22, rue Saint-Bernard - 59000 Lille (cote : J 1485).
retrouvé par **Francis Guichard en 1995** et par **Jean Paul Collard en 2016**